

Leonardo Sciascia

Le feu dans la mer

Récits de Sicile

Traduit de l'italien et présenté
par Frédéric Lefebvre

NOUS
MMXXIV

Sciascia, conteur de la Sicile

« Excusez la longueur de cette lettre, je n'ai pas eu le temps d'en faire une plus courte. » Dans une note ajoutée à son premier roman, *Le Jour de la chouette*, Leonardo Sciascia (1921-1989) cite cette phrase d'un épistolier du XVIII^e siècle.

La concision est le principe de la nouvelle.

Sciascia est un écrivain, un conteur de la Sicile, qui se tient au plus près des gens : des ouvriers agricoles dans les champs, des mineurs qui quittent la soufrière après la paie du samedi, des propriétaires oisifs qui passent la journée au cercle, des avars, des hommes de pouvoir, des hommes ayant combattu pendant la guerre civile d'Espagne, des familles pour qui l'honneur est tout, des enfants qui affaibulent et provoquent la panique dans une grande ville...

La Sicile est son premier monde, où il est né et où il a vécu — hormis un bref détachement à Rome.

Ici, subtilement, on aperçoit la trame des années d'après-guerre, trame politique et économique : un ancien fasciste devenu un membre éminent du parti de la Démocratie chrétienne, une allusion ensuite à la coalition de « centre-gauche » qui gouverne l'Italie à partir de 1963, et à la fin des années 1960 une satire de la réforme universitaire en cours. Et les espoirs et les ambiguïtés du « miracle économique », au tournant des années 1950 et 1960 : l'exploitation

d'un gisement de potasse, la grande saison du cinéma italien, qui attire des vedettes étrangères, le nouveau pouvoir de la télévision.

Sciascia raconte aussi ce qu'il n'a pas vécu : un épisode de l'expédition de Garibaldi en Sicile, en 1860, qui allait aboutir à la défaite du Royaume de Naples et à l'unification de l'Italie ; et dans un texte inédit de son vivant, donné ici en annexe, l'histoire de son bourg, Racalmuto, sur plusieurs générations, un texte qui préfigure son premier livre important, *Les Paroisses de Regalpetra* (où il évoque l'histoire de Racalmuto et décrit son état au milieu des années 1950, d'une façon implacable). Et il revient sur le temps de son enfance et de sa jeunesse, l'entre-deux guerres et la Seconde Guerre mondiale : l'injustice du régime fasciste, les Allemands en Sicile, le débarquement des Alliés en 1943 et ses conséquences.

Incidemment, il mentionne quelques écrivains. Des Siciliens qu'il admire et dont il s'inspire : Giovanni Verga, Luigi Pirandello, Vitaliano Brancati, de grands auteurs de nouvelles ; et un qui reste méconnu en France, Francesco Lanza, proche des traditions populaires, des contes et apologues recueillis par les folkloristes (Sciascia lui-même, quand il cessera d'écrire des nouvelles, dans les années 1970, s'intéressera aux expressions populaires et aux proverbes de son bourg, les recueillera). Et parce qu'il est autant un lettré, un passionné de littérature en général, il invoque aussi Paul-Louis Courier, Nicolas Gogol, Jorge Luis Borges, trois maîtres.

Sciascia n'écrit pas seulement pour raconter, mais pour agir, pour dénoncer : les pouvoirs corrompus, l'oppression, la mafia... Ici peut-être avec plus de légèreté, moins de drame que dans ses romans policiers contemporains : *Le Jour de la chouette*, *À chacun son dû*, *Le Contexte*.

Bourg avec figures

Quand nous serons loin de ce petit bourg¹ où nous sommes nés et où nous vivons, quand nous sentirons enfin naître en nous l'amour et la nostalgie pour les choses qui aujourd'hui nous entourent et nous ennuient mortellement — de ces pauvres maisons agglutinées, de ces gens que nous rencontrons chaque jour, notre souvenir parviendra peut-être à fabriquer une de ces constructions enfantines et tendres où des petits cubes de bois et des figurines de terre forment une harmonie touchante; une harmonie pauvre et enchantée. Comme une de ces crèches auxquelles les petits et les grands s'affairent au moment de Noël et qui réunissent, du roi au vendeur d'eau, toutes les activités et les représentations humaines. Ce sera là vraiment notre bourg : car l'éloignement donnera une modulation douce à l'ennui et à la douleur d'aujourd'hui; et ce qui est maintenant irritation et révolte deviendra un peu amour. Pour l'heure, puisque nous n'aimons toujours absolument pas notre bourg, une pause dans notre irritation nous permet d'imaginer ce qu'il sera dans le souvenir de notre lointain passé, comment se formera cet ensemble clair et minuscule comme une crèche.

Voilà : Don Giuseppe Savatteri est un détestable idiot. Sa voix semble traîner un écho multiple, tellement elle est forte et vulgaire. Toutes ses paroles encombrant l'espace où il se trouve comme un

ramassis de fripes, elles s'entassaient comme des choses inutiles dans un vieux grenier. Mais on ne peut pas l'ignorer; c'est presque un symbole. Son grand-père, alors qu'un train allait entrer en gare pour la première fois, attendait, sombre et incrédule, le miracle de voir se déplacer de grands chariots « fumant comme une casserole qui bout » : et tous les jeunes du bourg l'entouraient, le provoquaient, faisaient semblant d'être incrédules et indignés comme lui. Et quand le train bondit en gare, s'arrêta, quand la musique entama une marche, tous s'approchèrent de la machine, et Don Eugenio Savatteri se tordit nerveusement la barbe et cria de tout son souffle : « Ils ne m'auront pas : ils ont dû mettre les chevaux à l'intérieur. » L'expression fut en vérité bien plus énergique : et Don Eugenio passa le reste de sa vie à la gloser, à l'étirer en démonstrations et en imprécations. Il mourut convaincu que dans cette chose soufflante se tenaient diaboliquement cachés les chevaux : concédant seulement à la fin que la nature de ces chevaux devait être également diabolique. Et le notaire, écrivant sous sa dictée brisée par l'agonie, dut sauter une de ses dernières volontés : celle qui déshéritait ses enfants, s'ils venaient à « trahir sa mémoire » en voyageant en chemin de fer. Ainsi ses enfants purent heureusement monter dans un train ; toutefois, sans s'éloigner du bourg de plus de plus de trente kilomètres. Mais la phrase « Ils ont dû mettre les chevaux à l'intérieur » devint comme une devise, un emblème héraldique, une expérience distillée. Et en effet, il n'y a pas un fait, une idée, un aveu, un jeu, où Don Giuseppe Savatteri ne voit les chevaux de la tromperie et du diabolique. Il n'a pas seulement hérité de son grand-père des terres et des maisons, et les pièces d'or dont on parle dans le bourg ; mais aussi cette méfiance absolue qui se déclenche à tout moment en lui avec une précision d'automate. Giuseppe Savatteri a cru en

une seule chose : au fascisme. Et en dépit de tout, il s'efforce encore aujourd'hui de croire que « les chevaux étaient à l'intérieur ».

Monsieur Savatteri fut même la seule personne du bourg qui prit pour une patrouille allemande les premiers Américains entrant dans le bourg en juillet 1943 : et quand il vit les armes des soldats pointées sur le brigadier des carabiniers, qui se tenait au frais devant le café à moitié fermé, il applaudit frénétiquement, croyant que les Allemands s'étaient décidés « à prendre la situation en main », comme il le souhaitait depuis des mois. Mais les chevaux étaient à l'intérieur : et le soir même, Don Giuseppe Savatteri soutenait que le goût des cigarettes Camel était insurpassable ; contre l'avis de Don Ignazio Grillo, qui, imprudent et mordant depuis des années en critiquant le fascisme, était maintenant si troublé par la présence de ces soldats étrangers ivres de soleil qu'il soutenait, les larmes aux yeux, la supériorité de nos Macedonia².

Et ce fait nous conduira à placer, dans le bourg minuscule et composite de notre souvenir, à côté de Don Giuseppe Savatteri, un petit homme aux nerfs à vif et au langage peu châtié, aimant autant la vérité que le vin : notre cher Don Ignazio Grillo. Et entre le vin et la musique de Rossini, qu'il aime suivre avec des gestes passionnés et heureux ; avec son corps léger, flottant et agile ; avec sa canne en équilibre dans la main droite, vibrant comme une baguette de sourcier à chaque malignité souterraine — peut-être demain, quand nous repenserons à lui, il nous semblera le voir s'élever dans les airs, souriant et chenu, avec deux de ces petites ailes que l'humoriste Mosca³ dessine à ses anges bizarres. Nous nous rappellerons aussi les mots par lesquels il conclut tous ses jugements et tous les discours, les siens et ceux des autres : « C'est du temps perdu ». Des mots qui ponctuèrent pendant tant d'années, affleurant sur ses

lèvres, presque indéchiffrables, les phrases assommantes d'un homme dont le portrait, sur tous les murs, volontaire et sombre, le regardait, et semblait vouloir lui imposer les tracasseries les plus minutieuses et absurdes. Désormais ces mots — « C'est du temps perdu » — sont prononcés plus distinctement, avec plus de plaisir : et ils visent en priorité les efforts « subversifs » d'un certain parti politique.

Mais viendra un moment où les petites ailes ne soutiendront plus, dans le souvenir, Don Ignazio Grillo, gracieusement suspendu dans les airs. Nous le verrons tomber par terre dans une pirouette, un demi-tour ; et son visage montrera une certaine contrition. Ce sera le moment où, lorsqu'il parlera des femmes, son vieux camarade d'école et de jeux, monsieur Munisteri, sortira provisoirement du sommeil qui le tient avec bonheur enfoncé dans un fauteuil du cercle⁴ pendant les trois quarts de la journée, et lui criera, d'une voix rendue comme ouatée par l'absence de dents : « Mon ami, souviens-toi qu'on n'aura pas à nouveau soixante-sept ans l'année prochaine. »

Don Ignazio s'affaîssera un moment : mais le baron Trupia entrera, de son pas raide, avec son grand nez qui lui donne un profil aérodynamique, et, bougeant les mains, légères comme des papillons, il dessinera dans l'air un grand corps de femme : une de ces géantes à la Baudelaire, à l'ombre de laquelle Don Ignazio reprend de l'altitude comme une petite montgolfière. Ainsi tous nos personnages (car ce sont les hommes que nous voyons tous les jours, mais aussi des personnages en quête d'auteur) parlent maintenant des femmes — et monsieur Munisteri se rendort dans son fauteuil. Les femmes, les femmes. Ce sont tous des maris attentionnés et parfaitement fidèles, ils ne connaissent des femmes que leur propre épouse : mais

Une kermesse

La Sicile est fasciste jusqu'à la moelle.

MUSSOLINI

Moins de sucre dans le café, et moins de café dans les tasses ;
c'est à cela qu'ils seront sensibles⁸.

ANDRÉ GIDE, *Journal*, 13 juillet 1940

Le premier séparatiste en Sicile fut le général Roatta⁹. À côté d'affiches qui rappelaient aux Siciliens leur révolte des Vêpres¹⁰ et les invitaient à de nouvelles Vêpres « entre le sable et la mer », là où selon Mussolini les troupes d'invasion allaient s'arrêter, d'autres apparurent, plus petites et moins tapageuses — et les Siciliens qui y fixèrent les yeux pour les lire et les relire apprirent que les Italiens et les Allemands étaient prêts à soutenir leurs Vêpres, qu'il n'y avait rien à craindre, tout était vérifié, huilé, prêt à la détente. Quoique disent aujourd'hui à ce sujet les séparatistes, quels que soient l'éloignement et la continuité auxquels ils se réfèrent pour attester l'esprit d'indépendance des Siciliens jamais endormi, le général Roatta fut le premier à aviser les Siciliens qu'ils ne pouvaient justement pas se considérer comme des Italiens, et que les Italiens se proposaient de

défendre les Siciliens de la même façon et dans le même esprit que les « camarades¹¹ » allemands.

D'ailleurs les Siciliens étaient ouvertement convaincus, comme le général Roatta l'était secrètement, que le sort de la guerre était déjà joué en faveur des Alliés, et que si des Vêpres devaient se produire, ceux avec l'aigle sur la tête devaient en faire les frais. Une histoire circulait à ce propos dans les cafés et les cercles ; une des nombreuses histoires qui glosaient avec malice les bulletins des opérations militaires, les commentaires d'Appelius¹², les rapports des hiérarques.

Un officier de l'armée va et vient dans la gare, en attendant le train ; un officier de la milice¹³ va et vient en sens inverse. Et puisqu'il y a un endroit où ils se croisent et se frôlent, il arrive que l'officier de l'armée marche sur le pied de celui de la milice. Il s'excuse et veut reprendre ses allées et venues, mais l'autre l'arrête, n'en a rien à faire de ses excuses. L'officier de l'armée lui offre en compensation de le laisser marcher sur son pied ; mais l'autre ne veut rien savoir : et ils en viennent aux mains. C'est alors qu'un train arrive ; un voyageur ouvre la portière pour descendre, chargé de valises et d'un parapluie ; il voit ces deux-là qui se battent ; il laisse sa valise et avec son parapluie, court se jeter sur l'homme de la milice, en criant aux autres qui sont encore dans le train : « Allez, on le fait changer de camp ! »

Voilà où en étaient les Siciliens : l'attente d'un « changement de camp », dans le sens d'un renversement de la situation intérieure. Mais un tel renversement était impensable sans les prémices ou la réalisation d'une victoire anglo-américaine. Ainsi on attendait les Américains et les Anglais ; vaguement, peut-être, car même si on accordait la plus grande confiance au colonel Stevens, la voix du Palazzo Venezia¹⁴ conservait sa séduction, légère comme une toile d'araignée.

Mais la nuit du 9 juillet, des explosions lointaines et la lointaine apparition de lumières iridescentes réveillèrent les Siciliens. Les alliées débarquaient; pourtant, même les Siciliens de la côte ne pensaient pas que ce débarquement fût le bon et le définitif; un coup d'essai comme à Dieppe, croyaient-ils. Le lendemain, quand les sirènes et les cloches annoncèrent l'état d'urgence, l'affaire sembla différente. À la proclamation de l'état d'urgence commence ce qui — dit sans ironie ni ressentiment — a tous les caractères d'une kermesse. Il est entendu qu'elle ne manqua pas d'accents tragiques; que des villes et des bourgs entiers prirent un bouleversant visage de mort, subissant la violence, souvent inutile et stupide, de l'envahisseur. Mais de Gela à Messine, un air de fête populaire accompagna l'avancée des armées anglo-américaines. Nous espérons alors qu'elle serait la kermesse de la liberté. Elle l'était peut-être. Mais ce qui est advenu ensuite, jusqu'à aujourd'hui, nous fait penser autrement. C'était la kermesse des esclaves qui se libèrent enfin d'un maître et en attendent un autre, qu'ils espèrent plus grand, plus généreux, plus *bête*. C'était la fête qui mettait dignement un terme à deux décennies d'inculture, d'adoration de la force et de culte rendu à son propre estomac. Il était juste que les aînés les plus idiots et aveugles qu'un chef eût jamais donnés à un peuple fussent échangés par le peuple contre une boîte de « ration K » de l'armée ennemie. Il était juste... Cependant nous pensons que l'Italie, là où la douleur et la honte de l'Italie étaient les plus fortes et les plus vives, subsista entre les murs des maisons dont les miroirs ne virent pas, pendant deux décennies, les chemises noires, les emblèmes, les portraits de Mussolini : les fenêtres fermées, les portes fermées, et surtout les celliers fermés.

Table

7	« Sciascia, conteur de la Sicile » par Frédéric Lefebvre
11	Bourg avec figures
17	Une kermesse
25	Portrait d'un chef
31	Chronique d'un amour
34	Ce que pensent les évêques
38	Gens de Regalpetra à Rome
42	Voilà les nôtres !
53	L'ouvrier agricole sur la lune
59	La paie du samedi
67	Le trésor
74	Boucherie
83	La peur
89	Le silence
101	Le soldat Seis
106	L'admonition
112	Le chanoine Lupi suspendu des sacrements
116	Le legs
122	Gary Cooper à Licata
128	Les Allemands en Sicile
137	L'escroquerie
144	Une histoire vraie
150	Une comédie sicilienne
157	Le diplôme
163	Le feu dans la mer
169	[Annexe] Monsieur T protège le bourg
203	Notes